Celles qui se dévoraient des yeux



Rêvasserie de poche #6

À écouter pendant la lecture : une playlist de 100 morceaux vampires

https://lettresdephobos.com/vampyr-une-playlist-pour-les-broucolaques/

Ou tout l'album Pagan Blues d'Elli De Mon, pour finir avec Spiritual Vampire de King Dude.

On regarde Génération Perdue, pour les promesses trahies que les adultes font aux enfants et aux personnes plus jeunes qu'eux.

Celles qui se dévoraient des yeux

Tout a commencé avec une vidéo de Lisa. C'était une vidéo *True Crime* qui montrait son visage en gros plan à côté d'un titre à la fois racoleur et factuel : « Sa tête est retrouvée dans une poubelle de la gare de Lyon ». Malgré ses orbites évidées et la poignée de cheveux blonds sur son crâne en décomposition, je l'ai immédiatement reconnue. Même dans cet état, elle était vraiment belle. Elle avait ce sourcil méprisant et ce sourire, vissé dans la peau, que je lui avais toujours connus.

J'ai regardé la vidéo jusqu'au bout, enfoncée dans mon canapé, tenant mon téléphone des deux mains. Quand elle s'est arrêtée, il n'y avait plus aucune lumière dans mon appartement. Juste l'obscurité et moi au milieu, essayant de comprendre l'absurdité de ce que je venais de voir.

D'après la vidéo, Lisa venait d'avoir 37 ans. Elle s'était mariée en robe blanche trois ans plus tôt avec un fabricant de panneaux solaires. Elle était

décrite comme douce et attentive aux autres, très proche de sa famille. Elle ne regardait jamais de films d'horreur et n'avait pas l'habitude de prendre des risques et c'est « ce qui rendait sa mort encore plus incompréhensible ».

Je ne mordais pas à l'hameçon. Certes, je ne l'avais pas vue depuis des années mais s'il y avait une chose dont j'étais sûre, c'était que Lisa avait toujours été une garce. Elle était méchamment drôle et intelligente et si elle ne regardait pas de films d'horreur, c'est qu'ils n'étaient pas à la hauteur.

Pendant de nombreuses années, elle avait été mon amie la plus précieuse. Notre complicité avait été immédiate, aussi étrange qu'inattendue. Je me souviens de notre première rencontre comme d'un afflux sanguin brutal, explosant sur les murs de mon quotidien d'adolescente de quatorze ans. C'était un matin d'été. J'avais fui la balade du dimanche et la brûlure du soleil pour lire dans la pénombre de ma chambre un livre dont je ne comprenais rien. Peut-être *L'Être et le Néant*. Mais vers dix heures, ma sombre solitude fut rompue par le bruit d'un moteur de camion suivi d'éclats de voix. J'entrouvrais mes volets au minimum,

suffisamment pour voir sans être vue. Dans le jardin de la maison voisine, au milieu de cartons et de meubles enroulés de plastique, se trouvait Lisa, occupée à juger les détails de son nouvel horizon. Elle traînait derrière elle un transat en plastique vert, bien décidée à ne pas participer à l'effort collectif. Elle était parfaitement indifférente à l'agitation qui l'entourait.

Pourtant, quelque chose la poussa à regarder en direction de ma fenêtre. Elle me vit l'observer, sourit en relevant ses lunettes de soleil et me fit un geste de la main. Le soir même, et pour la première fois de ma vie, je finissais saoule, avec elle, au milieu d'un des champs moches et plats qui entouraient notre lotissement pavillonnaire. À bien y réfléchir, je crois que ce geste de la main a été l'exact début de toute cette histoire.

Vingt-trois ans plus tard, je me retrouvais à scruter tous les articles et podcasts parlant de son meurtre. J'espérais y trouver une trace de la personne qu'elle avait vraiment été. Je tournais en rond. Ils répétaient tous les mêmes conneries. Personne ne savait qui s'en était pris à elle ou pourquoi. On n'avait trouvé que sa tête, sans les yeux, les orbites parfaitement nettoyées et plus

aucune goutte de sang dedans. Les flics ne m'ont jamais contactée. S'ils l'avaient fait, est-ce que j'aurais parlé de nos nuits communes ? Je ne crois pas.

Sur les forums, des centaines de commentaires et de nouveaux messages apparaissaient constamment. Chacun y allait de sa petite théorie. Mephistopheles32 avait une idée plus intéressante que les autres. Depuis le déraillement du train de banlieue de 1988 qui avait fait 56 mortɛs, la gare de Lyon était le théâtre de phénomènes étranges. Le commissariat recevait régulièrement des gens terrifiés, incapables d'expliquer pourquoi. Lui-même avait déjà été suivi, un soir, par une forme longiligne, sans contours nets. Il avait senti qu'on lui tirait les cheveux et un souffle puant sur sa nuque. Il avait couru aussi vite que possible vers les escalators pour retrouver la sécurité de la foule.

J'échangeais un peu avec lui, mais il cessa très vite de me répondre. De toute manière, j'étais trop épuisée pour poser les bonnes questions. La nuit, l'intérieur de ma tête était comme une immense mâchoire mastiquant des pensées en permanence. Je cauchemardais beaucoup. Toujours le même rêve : je suis avec Lisa. Nous sommes dans

une clairière au milieu des chênes noirs. Nous avons dix-sept ans, nous sommes deux ombres sauvages et c'est notre première nuit commune. La lune tend vers nous une face ronde et tapisse notre chemin d'un bleu profond. Nous nous prenons dans les bras pour nous féliciter d'avoir été jusqu'au bout. Malgré l'obscurité autour de nous, une lumière rosée recouvre son visage. Nos fronts se touchent et, quand je suis sur le point de l'embrasser, sa tête se met à fondre. Sa peau se décolle et me reste dans les mains que je fixe sans comprendre. La matière de ses yeux éclate en de multiples « plocs ». La lune moqueuse se gorge de son sang et envahit la forêt de son rire. Quand il ne reste plus rien qu'un crâne et des os, que son corps s'est entièrement liquéfié, des litres de graisse blanchâtre jaillissent à nouveau de ses yeux vides et me recouvrent entièrement. Je me mets alors moi-même à fondre.

La plupart du temps, je me réveillais dans le lit de Stella, mon amante poétesse qui ne faisait l'amour que dans des nuages d'encens de myrrhe. Elle me fournissait en LSD microdosé pour m'aider dans ce qu'elle appelait un « épisode dépressif karmique ». Elle voulait que je lui parle, que je

lui « raconte » mais ce n'était pas possible, pas encore.

Aujourd'hui, ce n'est plus pareil. Je dois vous dire qui était Lisa et qui j'étais alors. À quatorze ans, je me prenais pour l'incarnation de Mercredi Addams. J'accentuais les angles de mon visage, mes yeux qu'on disait grands. Je soignais mes cheveux noirs qui rendaient la ressemblance physique évidente. Mais le plus précieux pour moi était de cultiver mon détachement face aux choses les plus macabres. Je refusais les amitiés « normales » ou peut-être qu'on me les refusait. À cette époque, la distinction entre les deux n'était pas quelque chose de très clair pour moi. Mes parents ne fréquentaient ni famille, ni voisines, ni collègues de travail. Ma solitude les satisfaisait. Pour eux, c'était un risque à gérer en moins et je ne manquais de rien d'essentiel, surtout pas de sécurité.

Lisa est venue rompre cet équilibre. Elle remplissait ma vie de nouveaux défis.

Au début, ce n'était pas grand-chose : insulter un prof, couper une mèche de cheveux d'un premier de la classe qui avait eu une meilleure note qu'elle, voler du maquillage, etc. En échange,

elle me prenait sous son aile, me présentait à ses amiɛs, me rendait un peu plus exceptionnelle. De petites subversions en petites subversions, la charge d'adrénaline se faisait plus intense, plus agréable. Les règles me paraissaient de moins en moins importantes. Je la suivais dans toutes ses expériences. Dans la petite ville dont nous venions, Lisa était une comète, la preuve que d'autres galaxies existaient.

Alors oui, Lisa était une garce mais c'est elle qui m'a convaincue que ma solitude n'était pas une fatalité. Je n'étais simplement pas à ma place. Je nous imaginais toutes les deux vivre dans un atelier débordant de musique, d'esquisses, de tâches de peinture et de complicités. Je nous rêvais inventrices, admirées et inséparables.

Bien entendu, ce n'est pas du tout comme ça que les choses se sont passées.

Après le lycée, je suis entrée aux Beaux-arts. Lisa, de son côté, faisait une école d'ingé financière pour le principe. Ses cours ne lui apprenaient rien qu'elle ne savait déjà. Je crois qu'elle s'ennuyait. Elle était dans la provocation permanente. À vingt ans, elle couchait avec son prof en espérant que sa femme rentre plus tôt de son séminaire de

psychanalystes et les surprenne. Elle faisait des remarques homophobes et racistes à propos de mes nouveaux amiɛs, se moquait de leur envie de changer le monde capitaliste. Elle les aimait mieux quand iɛls lui offraient des traces.

Quant à moi, j'avais soif d'explorer encore plus loin l'univers disponible. Je voyageais beaucoup, la voyant de moins en moins. Il nous arrivait encore d'avoir des nuits communes, quand elle insistait. La vérité était que je ne trouvais plus mon compte dans notre relation.

Un soir, ma coloc l'a surprise à fouiller dans ses affaires, avec trois cents euros dans la poche arrière de son jean qu'elle venait de lui voler. Ça n'avait pas de sens, elle n'avait pas besoin d'argent. Elle refusa de donner des explications. Nous ne méritions pas qu'elle se justifie, la somme était dérisoire, elle l'aurait rendue très vite. Assise sur le lit, les mains posées sur ses genoux, elle singeait une grimace qui semblait signifier « je ne peux pas dire ce que je voudrais dire alors je vais plutôt me déformer le visage et me tordre la bouche pour m'exprimer, en espérant que tu feras l'effort de feindre assez de pitié pour me laisser tranquille ». Ce qui n'arriva pas. Je n'avais plus de patience

pour elle. Je lui dis de partir et que je ne voulais plus d'elle dans ma vie.

D'abord, elle ne m'a pas crue. Puis, elle m'a dégainé son sourcil méprisant avant d'appeler un taxi et de partir en claquant la porte.

Les mois suivants, elle tenta de me joindre à plusieurs reprises. Elle finit par devenir suppliante. Elle m'expliqua qu'elle allait mal, depuis longtemps. Je devais bien m'en douter. Je ne répondais pas et la laissais en « lu ». Son dernier message disait « Tu nous mets dans la merde ». Je savais que c'était vrai mais je m'en foutais. Nous avions appris à briser les règles ensemble. Elle aurait dû s'y attendre.

Les années sont passées. J'ai continué mon exploration des mondes de l'art en alternant les scènes avant-gardistes et les commandes plus rémunératrices. La plupart du temps, j'oubliais l'existence de Lisa. Quand il m'arrivait de penser à elle, je l'imaginais cheffe d'entreprise, roulant en voiture de sport, râlant sur son taux d'imposition. Après une crise existentielle, elle aurait découvert le yoga lors d'une retraite à Bali.

Avec le recul, je me rends compte que c'est tout le mal que j'aurais pu lui souhaiter. Ça aurait été vachement mieux pour elle.

Pour dire vrai, je ne me suis jamais questionnée sur les métamorphoses que nos nuits communes avaient provoquées chez elle avant d'avoir vu cette vidéo avec sa vignette dégueulasse. Mais aucune de mes recherches sur Internet, les réseaux sociaux ou les forums de perchées ne me donnait la clé de l'énigme de sa vie rangée. Je devais aller plus loin : sur Facebook, je demandais son mec – pardon, son mari - en ami. Il n'accepta pas. Ni la première fois, ni la seconde. J'appelais son frère mais son numéro n'était plus attribué.

Je me suis mise en tête de me rendre chez ses parents. Sur place, je trouvais une maison fermée, giflée par le vent, le jardin en friche, le portillon ouvert. Un morceau de corde tombant d'une branche du vieux pommier se balançait dans le vent.

C'était dans cette maison, qu'au creux de la nuit, nous avions appris les règles des nuits communes. Je venais d'avoir dix-sept ans. Nous avions bu des bières, fumé des joints et, pour finir, nous avions fauché des champignons dans la réserve du frère

de Lisa. Après tout ça, nous nous étions blotties dans sa chambre : elle, endormie sur son lit et, moi, avachie dans une chauffeuse. Je tripais encore. Le jour était sur le point de se lever, l'obscurité se faisait plus légère. Je fixais la chair de poule qui venait d'apparaître sur la peau de mes bras. L'air devint plus dense. Je pouvais le sentir coller à mon palais, aux parois de mes narines, recouvrir mes poumons d'un film collant. Je crus entendre un claquement de dents de l'autre côté de la pièce.

Je saisis mes genoux pour les ramener contre moi. Je ne comprenais pas ce que je voyais. Est-ce qu'un mur peut être un mur une seconde et, celle qui suit, être complètement autre chose ? L'affiche de *The Craft*, punaisée sur le mur, avait disparu pour laisser la place à un cloaque de ténèbres. Il grouillait d'une masse noire luttant pour s'extirper du plâtre. De sa palpitation émergeaient, dans une lenteur obscène, deux longues mains. Elles s'agrippaient à ce qui était désormais un simulacre de mur pour sortir le reste de leur corps, membre après membre. Je voulus appeler Lisa mais ma gorge était si contractée qu'elle ne m'obéissait plus. La créature se dépliait, s'étirait, prenait de nouvelles couleurs. Au centre de la pièce, se

trouvait désormais un homme vêtu d'un costume noir.

De mes dix-sept ans, j'étais incapable de lui donner un âge fiable. Il paraissait vieux, comme mes parents et dégageait une aura de menace. Pourtant, je ne pouvais m'empêcher de le trouver beau avec ses cheveux sombres et bouclés, qui entouraient des yeux de mer cernés de plages noires. Des yeux qui pouvaient tout voir et n'avaient besoin de rien. Il était pourtant plein de désir. Ça, c'est sa bouche qui le montrait, une bouche dessinée à la plume, qui souriait à la lune, une canine dépassant légèrement. Lisa s'était réveillée et, à genoux sur le bout de son lit, elle le regardait aussi comme une révélation.



Ce qu'il nous a proposé ce soir-là, nous l'avons accepté sans hésitation car nous étions persuadées de n'avoir rien à perdre. Mais Lisa, au bout du compte, avait sacrément perdu la vie. Au souvenir de son visage mutilé, je quittai le jardin avec ses

herbes trempées pour retrouver le réconfort des bras de Stella.

Le lendemain, je reçus une invitation à participer à une émission de radio à Paris. Il fallait répondre vite, l'émission avait lieu dans trois jours. Depuis la mort de Lisa, j'étais incapable de travailler. Je ne faisais même plus semblant d'essayer. C'était l'occasion parfaite de me remettre en selle sur un sujet que je maîtrisais. J'acceptai la proposition. Stella, assise en tailleur sur son tapis de soie, voulut me convaincre de renoncer : « N'y va pas, je ne le sens pas. J'ai tiré la tour renversée ce matin ». Je ne voulais pas lui avouer mais j'étais totalement excitée à l'idée d'arriver gare de Lyon et de voir de mes propres yeux la poubelle où l'on avait trouvé Lisa. Dans mon esprit, l'idée de transformer cette histoire en une œuvre totale commençait à faire son chemin. Mon obsession pour le meurtre de Lisa était une forme de happening. Sa résolution serait le clou du spectacle.

L'émission était à 18h. J'avais plusieurs heures devant moi pour traîner dans la gare, prendre des photos et poser des questions. À mon arrivée, le hall était pris dans une lumière crue et blanche qui frappait de la même manière les choses et les gens.

Je mis mes lunettes de soleil, ajustai mon châle sur mes épaules, serrai mon manteau de laine contre moi. Une fois prête, je me mis en marche à travers les hommes et les femmes plantées devant les écrans lumineux telles des pierres inamovibles. Il avait dû pleuvoir plus tôt dans la matinée et une odeur d'humidité envahissait l'espace. Chaque pas résonnait à mes oreilles comme un bruit de talons sur des pavés d'église. Il me semblait que personne ne riait ou n'osait parler.

Je me dirigeai vers la poubelle, nerveuse, me sentant observée. Toutes ces personnes autour de moi devinaient-elles le but de ma présence ici ? Savaient-elles que je venais voir là où « la tête » avait été trouvée. Est-ce que cette femme en Louboutin, ce mec de la sécu avec son brassard orange, ou encore la fille derrière son comptoir de vente de sandwich me trouvaient étrange, ou pire, ridicule ?

Je secouai la tête pour balayer mes scrupules, pris mon courage à deux mains et m'approchai de la poubelle, appareil photo à la main. Mes yeux, toujours pleins de leur propre matière, eux, cherchaient à voir ce qui n'était plus visible. À travers son sac transparent, la poubelle se laissait

voir pleine de boîtes en carton sales, de bouteilles d'eau recyclables, de mouchoirs usagés et de canettes de bière. Je pensais à ce qu'aurait ressenti Lisa à se savoir là, tête arrachée à son corps, sans ses beaux cheveux et sans ses yeux. Est-ce qu'elle aurait continué à se foutre du monde, même comme ça ?

En guise de réponse, sept mots fantomatiques furent glissés à mon oreille : « Tu vas nous mettre dans la merde ». Mais quand je me retournais, il n'y avait qu'un homme en veste bleue, le regard dans le vague.

Une odeur de vieille charogne émanait de la poubelle. C'était une véritable pestilence qui ne semblait bizarrement incommoder personne d'autre que moi. Je pris mes photos en quelques minutes, souffle retenu autant que possible. Je fus prise d'un mal de tête, ma bouche devint pâteuse. J'avais besoin d'un verre. Je montai dans la brasserie surplombant le hall.

Une fois installée à une table, j'observais la poubelle avec plus de hauteur. Une brume grise se faufilait entre les quais. Elle se détachait en volutes, formant un voile déchiré à maints endroits. Ses filaments s'étendaient sur les

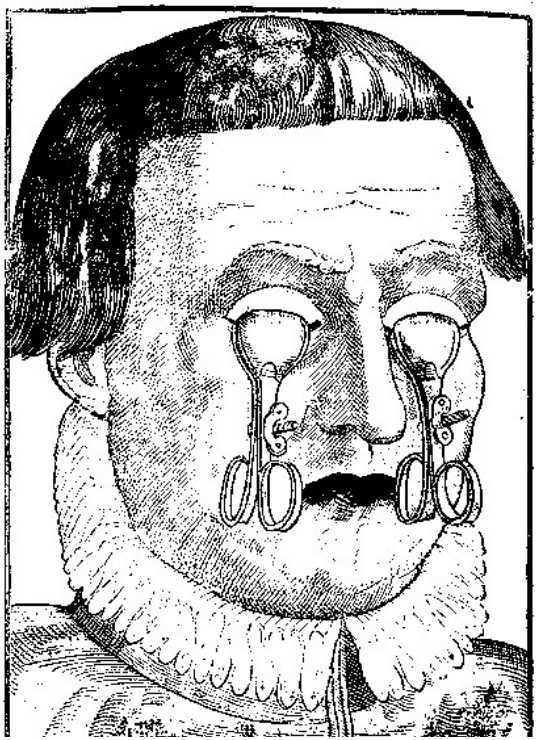
enseignes électriques, autour des bagages et des jambes, autour des structures de métal de la gare. Les autres clientes étaient absorbées dans leur téléphone. Deux hommes trinquaient. Les choses avaient l'air relativement normales. Relativement. Car je dus me rendre à l'évidence que, même si tout le monde feignait de ne rien sentir, l'odeur de viande morte était partout, même ici, dans la brasserie. Là, mes mains se mirent à trembler et je renversai la moitié de mon verre de vin sur la table.

Je suivis le chemin de ses coulures, les gouttes qui tombaient sur le sol. Dans la trajectoire de mon regard, il y avait la poubelle. La poubelle et quelqu'un qui se tenait immobile face à elle. Alors, tout se figea. Ces cheveux noirs et bouclés, cette paire d'yeux insatiables : il n'avait pas changé. Il n'avait rien perdu depuis cette nuit, plus de vingt ans plus tôt. Il fixait la poubelle comme je le faisais moi-même quelques minutes avant lui. Ses lèvres se mouvaient comme s'il parlait seul. Son attitude, là-aussi, n'attirait aucune autre attention que la mienne.

Ses yeux se plantèrent dans les miens. Il souriait à pleines dents, si carnassier que je pus imaginer

les milliers d'êtres vivants que sa bouche avait malaxés au cours de sa vie.

Le temps d'un souffle et il avait disparu. Je le cherchais dans la foule. Une traîne composée d'humainɛs, de petits chiens et de valises à roulette s'était formée en direction d'un train. Elle avait complètement ingurgité mon ancien professeur. Ses leçons n'avaient duré que quelques jours. Grâce à lui, nous avions maîtrisé, des années durant, les règles des nuits communes et le pouvoir d'une chasse toujours fructueuse. Lisa était plus audacieuse et meilleure élève que moi. Elle était sa préférée. La première règle était de ne jamais chasser seule. De notre lien venait notre force. Nous devions choisir nos proies ensemble et les consommer en nous regardant l'une l'autre. Avec un scalpel, nous retirions leurs yeux de leurs cages pour libérer leur savoir dans nos bouches. Leur couleur importait peu. Lisa aimait ceux qui avaient vu des choses incroyables, tordues, les plus déviantes possibles tandis que je préférais absorber les pensées de voyageurs, d'intellectuels, d'étudiants cinéphiles. Nous n'avions jamais de mal à trouver de nouveaux yeux à porter.



I'm a spiritual vampire, baby !
I'm a dirty freak

Cependant, nous ne pouvions pas sélectionner ce que nous absorbions. Il fallait tout prendre, ne rien laisser. Mais tant que nous étions deux, nous pouvions élaborer une espèce de barrage contre les souvenirs inutiles. Les traumas, les souffrances, les déceptions, tout ce qui était ennuyant était barricadé dans un placard au fond de nos esprits. Nous ne l'entrouvrions que quelques instants par pure curiosité perverse. Nous étions deux bibliothèques humaines monstrueuses.

Après ma rupture avec Lisa, nous n'avons plus vécu de nuits communes. Mais je continuais de chasser à ma manière. J'avais toujours soif de goûter la vie des autres. La vérité est qu'il n'est pas nécessaire de sucer des yeux pour le faire. C'est juste un moyen plus efficace.

Stella était la première à qui je voulais ne rien prendre. Dans ma nouvelle galaxie, elle était un trésor intact. Je ne voulais pas que mes ténèbres la souillent. Je m'en rendais compte pour la première fois, là, tétanisée sur une mauvaise chaise, à l'étage de la brasserie de la gare de Lyon, du vin coulant sur mon pantalon. Mon téléphone s'éclaira. C'est cet instant précis qu'elle avait choisi pour m'écrire à

nouveau. Un énième message en quelques heures. Cette fois-ci, je pris le temps de le consulter.

08h13 « Bébé, je suis très inquiète. C'est quoi toutes ces recherches sur Internet ? Qu'est-ce que tu fous ? »

10h32 « Bébé, répond au téléphone s'il te plaît »

11h03 « Je prends le train, bouge pas de la gare, j'arrive une heure après toi ».

Pour rien au monde, elle ne devait être ici en même temps que lui. J'essayais de l'appeler. Elle ne répondait pas. C'est au bout de ma sixième tentative que je pris conscience des hurlements. Il y eut d'abord une petite musique lancinante, prenant sa source plus loin et plus bas. Mais elle montait maintenant en puissance pour devenir une vague déferlante de cris, de pleurs. La gare s'était transformée en gouffre infernal duquel s'échappaient des milliers d'âmes en fuite. Le hall formait un chaos de valises, de personnes à terre et de bousculades.

Je pris mes affaires et descendis les escaliers en évitant les voyageurs paniqués qui cherchaient un refuge en hauteur. En passant près de la poubelle, j'entendis un homme en sanglots dire à sa femme,

en état de choc : « Il l'a poussée, je l'ai vu ». Puis, la femme trébucha sur un sac abandonné, s'étala sur le sol et se mis à geindre en regardant son os sortir de son avant-bras. Elle sentait le sang frais.

Seul le quai 24 était presque vide. Il était l'épicentre du phénomène en cours.

Un train venait d'arriver. Son conducteur se tenait là, hagard, la main accrochée à la porte ouverte de sa cabine. Il regardait fixement les rails, tête baissée. Sous ses yeux, se trouvait une masse de chairs rouge, informe, étalée sur le ballast. La seule chose évoquant encore la personne que cette matière sanglante avait été était une main fine, récemment manucurée et sur laquelle on avait soigneusement posé de faux ongles d'un rose pivoine un peu kitsch. La couleur préférée de Stella.

Les ongles de Stella. La main de Stella. Le bracelet de Stella. Le sang de Stella. Le reste de Stella. Stella, Stella, Stella...

Tout ce que j'avais si patiemment accumulé au cours des années me paraissait désormais inutile. Aucune des vies consommées ne pouvait m'apprendre comment reconstituer le corps de Stella pour qu'elle me prenne à nouveau dans

ses bras. Lisa n'était plus là, Stella n'était plus là. Toutes les chasses futures seraient vaines. Je plissais les yeux à travers mes larmes. Une forme noire glissait dans ma direction. C'était encore lui. Il me regardait, espiègle comme un enfant. Il attrapa le conducteur par la nuque et ouvrit grand sa bouche. Sa longue langue se divisa en deux et transperça directement chacun des yeux disponibles, aspirant tout ce qui s'y trouvait. Les deux tentacules gonflaient et gonflaient encore tandis que les doigts du monstre pressaient le cou de l'homme au point d'en faire sortir le sang. Une fois repu, mon ancien maître s'arrêta et me sourit de la même manière que Lisa le faisait : du coin de la bouche. Ses yeux moqueurs auraient pu être les siens.

Il avait pris son temps.

Et il n'était pas seul.

Derrière lui, quatre autres descendaient du train.

Je sentis un courant d'électricité monter de mes pieds et me traverser entièrement. Je venais de briser la plus importante des règles : toujours en vouloir plus. Pour eux, cela voulait dire que j'étais prête à être récoltée. Ils avaient attendu si longtemps que mon histoire arrive à son terme, il

était l'heure de réclamer leur dû et d'apaiser leur faim.

Bien entendu, je ne suis pas allée à mon émission de radio. Je me terre depuis deux jours dans les interstices de la ville. Je n'ai pas mangé, je sens mauvais et je n'ai plus de batterie de téléphone. Je le conserve dans l'unique et absurde espoir d'y voir apparaître le nom de Stella. Je sais que c'est impossible.

Dès les premiers instants de ma fuite, de nouveaux souvenirs ont commencé à s'insinuer dans ma tête mais ce ne sont pas les miens. Ils appartiennent à celles et ceux dont j'ai mangé les yeux. Ils sont venus d'abord morceau par morceau, des instants fugaces de douleur, des visions de mort, mais aussi de vieux traumas, qui étaient restés dissimulés jusque-là. Maintenant, j'ai accès à tout. C'est un déferlement de sensations qui occupe de plus en plus de place dans mes pensées. Bientôt, elles me submergeront et me cloueront sur place. Ils savent très bien où je suis. Ils attendent encore un peu. Les premières heures, je pensais qu'ils faisaient ça pour me torturer, pour avoir des souvenirs intéressants en plus. Mais je commence à comprendre que ce n'est pas ce qu'ils veulent.

Ils ont besoin que je vous prenne à témoin. Alors j'écris mon histoire et celle de Lisa, sur ce morceau de papier, à la lumière des cierges de l'église Saint-Merri. Quand elle sera terminée, je plierai correctement la feuille et je la laisserai sur un banc, à l'extérieur. Vous la trouverez rapidement. Quand vous l'aurez sous les yeux, sachez savourer chaque bouchée de mon œuvre.

Une nouvelle écrite à Marseille en 2026, par Céline.

Crédits

Couverture : réutilisation d'une affiche du Masque du Démon de Mario Bava, 1961

Les yeux de Riccardo Scamarcio, p.13

Bartisch, Ophthalmodouleia, 1583, domaine public, p.18

Avec les jolies lettres de la fonte Adelphe Fructidor, créée par Eugénie Bidaut et diffusée selon des conditions d'utilisation typographiques engageantes (CUTE) sur Bye Bye Binary

https://typotheque.genderfluid.space

Tout a commencé avec une vidéo de Lisa.



Retrouvez plus de nouvelles et des chroniques sur Lettresdephobos.com